

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 17

Artikel: Pourquoi m'aimez-vous ? : [suite]
Autor: Tesson, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

butti n'a pierra et s'ein va nadzi à fond dão terreau tandis que sa machina va s'échlaifa contrè lo moué dè pierres à David Tatzet! — Yatazto léga à l'adze et vé relèva ci pourro diablio. On iadzo su sè tzambès, quand s'est bin z'u tata et recognu einti, mè dit :

— Aoh! Deinkiou! Deinkiou!

— Dai ellious? que l'ai dio, por rapétassi vòûtra margalla, veni pîrè avoué mè tanquiè tzi lo martzau.

Mà ne fasai pas mena dè mè compreindrè; ye ramassè portant se n'uti qu'etai tot émélua et lo bussè devant li tanqu'iao veladzo yo ye retraoovè la parola por mè derè :

— Aoh, voo condouire mon *bésicle* à Lausanne avec oune voitoure?

Yé cru que l'avai perdu la tita ao fond dão terreau, kâ ne l'ai veyé min dè besiclès. M'a fè pedi, et quand mimo ne payivè pas dè mena avoué sa tzemise ein lanna grise, yé remenà mon Anglais à Lauzena yo mon vallet, que recôrde por régent, m'a de que « Deinkiou » l'irè por mè remachâ et que la bérueutta à duè ruès on l'ai desai on bicycle.

D. P.

POURQUOI M'AIMEZ-VOUS?

III

Tout était en place dans la mansarde, et Amélie paraissait absolument seule lorsque Agénor entra. Il s'assit, croisa les jambes, se dandina, mordilla sa badine en guise de passe-temps, fredonna entre ses dents un refrain à la mode, puis se posa sur l'œil droit un petit lorgnon enchassé dans une monture en écaille, et qu'il tenait soigneusement en réserve pour les jours de promenade.

— Savez-vous, mignonne, que vous êtes séduisante comme une fée d'Orient? dit-il en minaudant.

Un compliment, si banal qu'il soit, a toujours accès au cœur d'une femme.

— Vous m'aimez donc véritablement? demanda l'ouvrière en redressant sa taille de guêpe.

— Vous le savez bien: je n'aime que vous, ardemment, éperdûment.

— Pourquoi m'aimez-vous? demanda Amélie d'une voix que l'émotion faisait trembler.

— Pourquoi, Amélie? Mais c'est à moi de vous demander pourquoi vous êtes si belle, pourquoi votre voix est si pénétrante, pourquoi vos lèvres épanchent un si agaçant sourire, pourquoi vos yeux ont tant de puissance et de douceur? Du jour où je vous ai vue, je me suis senti captivé, enchaîné, entraîné vers vous par je ne sais quelle attraction magnétique.

Agénor s'exprimait avec une telle chaleur, qu'Amélie se sentait convaincue et fière tout à la fois de faire valoir devant son cousin le paysan, les qualités de l'élegant commis parisien.

— Tout cela est bien, reprit-elle après quelques minutes de silence; mais vous

avez éludé ma question, ou vous n'avez pas compris ma demande.

— Expliquez-vous.

— Dans mon pays il est d'usage, lorsqu'un jeune homme fait la cour à une jeune fille, que les parents de cette dernière appellent le jeune homme en tête-à-tête et lui demandent le motif de son assiduité. S'il répond qu'il a en vue le mariage, les parents de la fille autorisent les visites, et, au vu et au su de tout le village, il devient amoureux en titre; c'est une sorte de fiançailles, un engagement provisoire que contractent l'un envers l'autre les futurs époux.

— Eh bien? fit brusquement Agénor.

— Moi, je suis orpheline, je n'ai plus de parents pour me protéger dans la vie; je n'ai point d'amis qui puissent parler pour moi. Tout à l'heure, quand je vous ai demandé: Pourquoi m'aimez-vous? j'ai fait ce qu'aurait fait ma mère si elle vivait encore.

Agénor, au lieu de répondre, caressait du bout de sa canne l'extrémité de sa botte vernie. Amélie, qui le guettait anxieusement du coin de l'œil, eut peur de comprendre ce silence et sentit son cœur se serrer.

— Vous ne répondez pas, reprit-elle. Voulez-vous donc me tromper quand vous me parlez de votre amour pour moi?

— Cet amour est véritable, je vous jure.

— Eh bien! m'épouserez vous?

— Eh! Eh! je ne dis pas non... nous verrons...

— Quand?

— Parbleu, plus tard. Le mariage est chose grave; cela demande réflexion. Moi, j'ai l'intention de m'établir à mon compte. Pour acheter un fonds, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. En avez-vous? Non. Eh bien! laissez-moi gagner de quoi acheter un fonds de commerce et alors...

— Alors?

— Il sera temps de parler mariage.

— Ce sont de vagues promesses, cela.

— Eh! pardine, ma toute belle, qui nous empêche de nous aimer comme si ces promesses étaient réalisées?

— Jamais, monsieur, jamais! s'écria l'ouvrière avec dignité.

— Là, là, ne nous fâchons pas, mon bel ange. Ce que j'ai dit est pure plai-santerie.

— Et si j'étais riche, m'épouseriez-vous? demanda Amélie.

— Ah! ah! dit Agénor, si seulement vous possédiez avec votre beauté et vos dix-neuf ans une trentaine de mille francs en dot, je vous épouserais séance tenante, foi de Parisien.

— Lisez donc ceci, dit-elle.

Amélie lui tendit la lettre qu'elle avait reçue le matin et qui portait le timbre de Nantes.

*A mademoiselle Amélie B***, à Paris.*

« J'ai l'honneur de vous informer que le sieur Jacques Denot, votre cousin au dix-huitième degré, est décédé le 8 du présent mois, et que, par testament olographe, il vous institue sa légataire universelle.

« Chargé par la loi d'exécuter les der-

nières volontés du défunt, je vous donne avis que l'actif de la succession s'élève net à 54,170 fr. 16, tant en argent qu'en biens-fonds, meubles et immeubles; les quelles sommes, en argent et biens, je tiens à votre disposition.

« DUPONCEL, notaire. »

— Cinquante-quatre mille francs! soupira machinalement le commis en couvrant la précieuse lettre d'un regard de convoitise.

— Vous ne dites mot? reprit l'ouvrière.

— A quand les noces, ma chère Amélie, ma beauté, mon idole, ma vie?

— Vous voilà donc décidé maintenant!

— Tout à fait prêt.

— C'est bien. Nous verrons! nous en reparlerons plus tard.

Et avant qu'Agénor, interdit, eût le temps de répondre, Amélie ouvrit la porte vitrée qui séparait le cabinet noir de la mansarde et appela: Pierre!

Le paysan entra: il était pâle, et ses yeux portaient la trace de larmes.

— Que voulez-vous, ma cousine, demanda-t-il d'une voix altérée, et pourquoi m'avez-vous appelé?

Elle tomba à genoux:

— Veux-tu me pardonner, mon bon Pierre, le chagrin que je t'ai fait tout à l'heure, en refusant l'offre de ta main.

— Relève-toi, dit Pierre, en lui présentant affectueusement les mains. On ne pardonne qu'aux coupables; toi, tu n'as rien à te reprocher.

— Merci, Pierre. Et maintenant, puisque j'ai été assez folle pour préférer un intriguant à toi qui m'apportais le bonheur, embrasse-moi et adieu.

— Pourquoi, adieu? Pourquoi nous séparer? Est-ce que je ne t'aime pas toujours? Est-ce que je ne t'aime pas davantage encore qu'auparavant? Non, non, Amélie; crois-moi. Quitte Paris; reviens au pays avec moi. Je te le demande encore une fois, sans arrière-pensée, dans toute la sincérité de mon cœur: Veux-tu être ma femme!

— Si je le veux! s'écria l'ouvrière qui cacha sur l'épaule de Pierre son visage baigné de larmes de bonheur.

— Hâtons-nous donc, ma chérie. Nous arriverons au pays juste à temps pour faire publier nos bans au prône de dimanche.

FIN

Francis TESSON.

La journée du bailli.

Le morceau suivant, qui nous a été envoyé à l'occasion de l'anniversaire du 14 avril, et qui n'a pu paraître qu'aujourd'hui, nous donne l'amusant portrait d'un de ces baillis, par l'en-tremise desquels LL. EE. de Berne gouvernaient jadis le Pays de Vaud.

A Lausanne siégeait un gros bailli bernois, pour qui la bonne chère était toute la vie; c'est ce qu'attestaient éloquemment ses trois mentons, ses mollets dodus et son énorme panse.

Un bon fermier vint un jour visiter